

L'intellectuel exotique

QUE faire de ce mot encombrant, en ces temps de détresse ? Comment le convertir en inducteur de réflexion, de manière à nous retrouver face aux réalités qu'il voile, au « plein » dont il est le vide et l'invocation ? Il est impérieux de s'y efforcer en nous posant cette même question sous la forme suivante : notre société est-elle à même d'assigner une place à la fonction intellectuelle, selon que les réminiscences de l'histoire occidentale nous l'intiment ? Cette formulation nous propose a) de recueillir l'héritage de sens que véhicule l'histoire du mot intellectuel ; b) de la contraster avec les usages et les pratiques de chez nous ; c) d'indiquer le parti qui s'impose, en guise de réponse ou de tâche.

Les résonances historiques et l'idée

Il serait malavisé de s'accorder une définition préjudicielle d'un mot chargé de rêve et de passion. Il vaut mieux se laisser instruire par ses usages, les figures historiques qu'il évoque et en extraire l'idée sous la forme de types idéaux qui correspondent à des attitudes, à des catégories mentales et à des pratiques distinctes, irréductibles les unes des autres.

Les sophistes, Socrate et sa postérité (Aristote et Platon) inspirent les premiers portraits de l'intellectuel. Il vit de son savoir, qu'il le monnaie ou non. Il estime que le savoir s'enseigne : il se propose à tous sans restriction. Cela veut dire qu'il est général, qu'il n'est pas lié à une transmission selon l'initiation, la caste héréditaire. Le savoir libéré de la tradition en décomposition se constitue par et dans la discussion, technique pour tomber d'accord sans convictions et s'assurer sans cesse, pas à pas, qu'on se réfère à la même et unique réalité qui donne sens à cette entreprise. La fonc-

tion de l'intellectuel est d'amener la communauté et la Cité à trouver un fondement au-delà des luttes qui déchirent les individus et les collectivités, au-delà de l'ignorance qui les ballote au gré des opinions et des apparences, d'une incompréhensible multiplicité d'êtres, d'événements, de pensées et de langages. Il faut revenir au commencement, aux principes immuables, sur le fond permanent duquel on peut contrôler et maîtriser ce qui est sujet au changement, à la génération et à la corruption. L'homme doit devenir ce qu'il est, intellect, esprit, à l'encontre de ce qui est sensible, matière et devenir. Le mode de vie supérieur, proche de la divinité, est la voie de la « théorie », loin au-dessus de la politique, du négoce, sans parler des besognes en vue de satisfaire les besoins primaires ou de nous procurer du confort.

L'autre figure paradigmatique provient de l'époque des Lumières. L'homme est le centre des préoccupations. Il faut mener son émancipation jusqu'à son terme, le sortir de son état de minorité. Le progrès accomplit cette libération dans le domaine de la science en détruisant les bases intellectuelles et morales du dogmatisme, du despotisme et de la superstition. Si l'on peut changer la nature, on peut de la même manière transformer la société, si l'on en connaît les lois et si l'on met en son fondement l'autonomie, la raison, la libre conscience qui font l'homme véritable. Diffuser les savoirs, éduquer les individus à oser penser par eux-mêmes, à trouver partout les cheminements de la raison vers son affirmation adulte, voir comme ses allégories partout et découvrir partout ce qui est utile à la société et à son progrès, voilà la tâche de l'intelligence. Elle peut prendre la forme du combat contre l'obscurantisme et le despotisme, pour le bénéfice de leurs victimes et pour imposer l'unique mystère qui vaille : celui de la raison. « Il nous faudrait des missionnaires de la raison en Europe », disait Leibniz en 1709. L'intellectuel des Lumières ou selon celles-ci est comme l'héritier du messianisme, de l'évangélisme et de l'esprit de croisade de la chrétienté, comme ne manque pas de l'observer l'historien : « Ces structures chrétiennes sont reconnaissables dans l'entreprise qui associe aux Lumières leur prédication, à cette mission civilisatrice le pouvoir de changer la nature, et à la tâche de convertir la signification d'être et de faire la vérité de l'histoire » (1). Le savoir est le pouvoir de conquérir l'immense continent des croyances, des opinions et des superstitions, tout comme la nature qui est offerte à ceux qui en connaissent les lois jusque-là cachées et qui, par là, en deviennent les maîtres et les possesseurs.

Avec le romantisme, les Lumières virent à l'illuminisme de la raison. Celle-ci se révèle au mieux dans la transgression des limi-

(1) M. de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 195.

tes, dans une puissance démesurée, le sublime dans l'existence et la connaissance. C'est le créateur et le génie qui l'incarnent. Ceux-ci sont littéralement possédés par l'absolu, dont ils délivrent les messages sous forme d'oracles et d'énigmes, en ces fulgurances qui éclairent et éblouissent le commun des hommes. La raison est poétique : elle découvre, elle invente le véritable pays des merveilles et des mystères. L'homme qui pense et l'homme qui crée s'élèvent à un état de transe dans leur identification à ce dans quoi ils puisent leur force et qu'ils nomment infini, absolu, divin, raison. Cette condition est réservée à une mince élite. Elle est ce qui excuse leurs extravagances, les dispense des lois sociales et des conventions communes, tout en les donnant en modèle au troupeau des humains en vue d'une lointaine imitation ou d'une béate vénération.

A défaut d'atteindre à de telles cimes, l'intellectuel peut se vouer à l'activité de l'intelligence pure et être exempté de l'engagement au sens ordinaire, de toute croisade en faveur de la veuve et de l'orphelin, de lutte contre la misère et l'injustice. En s'embarquant dans une telle aventure, il n'aurait pas seulement succombé à la pire des tentations — celle de faire du bien —, il aura renoncé à sa vocation propre et sera tombé dans l'illusion la plus générale du plus banal des conformismes. Il n'y a aucune originalité ni aucun effort à être engagé. Avant que de naître, d'y songer, nous sommes enrôlés sous de multiples bannières, tatoués d'allégeance et de préjugés, recrutés au service d'intérêts partisans. La fonction propre de l'intellectuel est de se désengager, de se dépêtrer de ces liens qui le tiennent captifs. Il n'exerce son talent que s'il est libre de toute prévention, s'il n'est circonvenu par aucun intérêt. Or, l'intérêt est partout, dans les modes de vie, les visions du monde, les institutions. Ils n'existent que parce que les hommes y trouvent intérêt, c'est-à-dire les moyens de survivre, de s'orienter, d'obtenir de la satisfaction, voire du contentement.

Seule l'intelligence désintéressée peut comprendre de façon critique, sans illusion déformante. Elle vit d'interpréter et d'expliquer les conduites, les constructions et les mondes des autres comme expressions de leurs intérêts, produits contingents de ceux-ci. L'intellectuel n'a pas à leur proposer des substituts meilleurs. Le savoir comme tel n'a pas d'étalon « pour mesurer la valeur de leurs activités et actions, aucun canon pour corriger leurs théories et leurs systèmes » (2). Il suffit de comprendre pour exprimer, tolérer et faire entendre qu'il est vain de rien absolutiser.

Il reste que l'intellectuel peut prendre pour objet le fonctionnement de son intellect, avec ses jeux de combinaisons, de substitutions, les modifications de ses idées, de ses constructions, leurs

(2) E. Weil, *Logique de la philosophie*, Paris, J. Vrin, 1967, p. 272.

couplages, les développements et les expansions auxquels leurs modifications peuvent aboutir. Monsieur Teste, le témoin du jeu des intérêts et du jeu de son propre cerveau, du jeu de la création qu'est la réalité.

Le retrait du monde des intérêts, le repli sur l'activité pensante et scientifique, sur la poétique de la connaissance sont le fait d'un petit nombre d'intellectuels. Le désintérêt pour ce qui est proprement impensable. Que l'objet de la pensée ne soit pas arbitraire et contingent, qu'il soit même nécessaire n'exclut pas que l'homme y trouve son compte. S'il n'y a de pensée que le nécessaire, il lui est loisible de consentir à la nécessité, de l'aimer et de le servir. Ce qui est et sera sans nous, il est sage de le reconnaître. Il est avisé de nager dans le sens du courant ou de l'histoire, de l'évolution. Nous ne pouvons tourner la nécessité de la nature, de l'histoire à notre profit qu'en nous y soumettant. Les grands courants et phénomènes sont de cette sorte. Les discerner, en comprendre le mécanisme et découvrir le moyen de s'y plier, de l'amplifier ou de l'accélérer, voilà la fonction de l'intellectuel. Le moins qu'il puisse faire est d'élucider ce qu'il y a, ce qui se passe, de le thématiser, de le systématiser.

Ainsi la nation aura ses intellectuels pour montrer qu'elle est moment de l'esprit universel, une de ses expressions éternelles, pour en faire la source de tout bien et du vrai. Puis ce sera l'impérialisme qui sera le devenir monde de la liberté, à partir de celle du commerce. Viendra le socialisme, suivi du communisme, récapitulant l'histoire de l'humanité dans son accomplissement suprême, tandis qu'à d'autres la race sera le *locus* par excellence de l'intelligibilité universelle, plus la force ou la puissance économique, scientifique et militaire.

C'est ainsi qu'à l'intérieur de l'horizon indépassé et « indépassable » (selon lui), l'intellectuel se définit comme un membre d'un groupe socialement déterminé, celui des travailleurs intellectuels qui a sa part de charges et de bénéfices dans la production des biens matériels et immatériels échangés et consommés dans une communauté de science, de travail, de croissance et de compétition. Il apporte à l'entreprise, à la firme ou à l'administration à laquelle il appartient, les informations et les connaissances, les plans et les stratégies les plus propres à son maintien et à sa croissance. Il joue également le rôle de conseiller éclairé et rationnel. Sa connaissance « scientifique » de l'être humain lui permet de prescrire des mesures dissuasives ou persuasives, d'offrir les techniques de manipulation des opinions les plus efficaces. Dans les cas de conflit ou dans les situations embrouillées, ils se présentent comme les spécialistes des solutions, les résolveurs de problèmes, au moyen de la science appliquée, de théories mathématiques traduites en termes de constructions ou de destructions matérielles, physiques ou humaines.

Dans ce contexte, l'intellectuel n'est plus celui qui porte le souci des fins et du sens. Il n'est plus le roi de par sa connaturalité avec le royaume des idées et de l'esprit. Il travaille dans la subordination aux politiciens et aux marchands, même brutaux et incultes. Son excuse, s'il lui arrive le besoin de s'en donner, c'est que le pouvoir et l'opulence sont le juste dû du savoir et sa présence aux lieux où se décident le cours du monde, et le destin de tous est une chance, une de ces ruses de la raison qui étend son empire par le détour de la volonté de puissance et de la concupiscence.

Telles sont les figures qui hantent la rêverie de maints lettrés de chez nous. C'est en les imitant, en les reproduisant ou en les récusant, qu'ils peuvent circonscrire le territoire de l'intellectuel, le lieu d'où il parle et agit, dans sa société. Que deviennent ces modèles, ces traits, ces manières de faire lorsqu'ils sont ainsi déplacés de leur site historique et social ? C'est une autre histoire qu'à présent nous allons suivre.

Les avatars africains

La dérision et la satire sont, en cette matière, les instruments les plus adéquats. Mais il y faut le grand art des maîtres de la littérature de colère et d'indignation froides et ironiques que la Russie et l'Europe soviétisée ont données au monde. Dans le genre que l'on pratique en ces pages, on aura à regretter de ne pas avoir le loisir de pousser les descriptions et les analyses, de trahir de la sorte une réalité d'une plus grande teneur. On se contentera d'énoncer la nature et les raisons des métamorphoses de la fonction de l'intellectuel, de façon sommaire, en commençant par les plus générales.

La formation de l'idée de la fonction intellectuelle a eu lieu dans le cadre régressif, quasi-esclavagiste du travail manuel brut et de l'occupation intellectuelle d'une classe de loisir et de jouissance.

Cette proposition exprime un fait ou des interprétations trop connus pour qu'elle fasse l'objet de longs commentaires. En Afrique, l'acte primaire de lire et d'écrire met à part l'intellectuel. Il est l'homme du livre et du crayon ou de la plume. A la lettre, c'est tout ce qu'il sait faire et l'efficacité provient de cette opération, indépendamment du contenu et de l'effet. Ses privilèges, son autorité en dérivent. A la limite, l'intellectuel est celui qui jouit d'une rente à perpétuité pour avoir consacré de longues années aux études, c'est-à-dire à lire et à écrire. La transformation de la nature, la maîtrise du temps et de l'environnement, la production des objets symboliques qui expriment et effectuent cette prise en charge, cette modification du donné ne sont pas impliquées dans son concept.

L'écriture réinvente sa fonction première, primitive, de domestication, de contrôle de ceux qui sont la première et unique ressource, les hommes-outils.

Le caractère livresque, formaliste et magique du savoir du pseudo-intellectuel n'est pas accidentel, il est structurel, essentiel au mode de vie oisif et oiseux, à sa manière de s'insérer dans le monde.

L'intellectuel africain a épuisé et stérilisé son intellectualité et manqué d'établir sa légitimité et sa raison d'être dans l'entreprise mimétique de se donner une histoire, une culture, une pensée nationale, une idéologie de construction nationale.

Parce que le savoir est lié chez lui au pouvoir, sa démarche en a été gauchie, dès lors qu'il ne s'agit d'un pouvoir immanent à la connaissance se traduisant par des productions. Son projet n'est pas la recherche de la vérité ; il ne cherche pas, non plus, à résoudre au moyen de la théorie et de l'action raisonnée les problèmes que la vie lui impose autant que les relations avec les autres. L'intellectuel veut s'intégrer dans les réseaux administratifs, entrer dans les circuits où se stockent et se redistribuent les biens rares, les honneurs et les plaisirs. Ce sont précisément les lieux où se célèbrent l'idée et le sentiment national, où se joue la représentation étatique. Le seul objet de son discours est la nation, sous toutes sortes de formes. En histoire, il faut lui trouver des antécédents, ce qui permet aujourd'hui de réunir ensemble des tribus disparates. Le plaidoyer est partout. Les mots d'ordre d'unité, d'intégration et bien d'autres se muent en principe, axiomes ou théorèmes d'un système, d'un discours démonstratif. L'art, le théâtre se gonflent de messages, de prédications d'une morale civique, d'enseignement de l'éthique bourgeoise d'épargne, de la vertu ou de l'honnêteté qui paie. Il faut même s'inventer des philosophies qui nourrissent la fierté raciale, patriotique, car l'homme ne vit pas seulement de pain. « Le sentiment national est devenu l'allégorie centrale de toutes les œuvres de l'esprit », nous dit H. Béji la Tunisienne, que nous aurions dû laisser parler sur ce sujet. De là, une complicité avec le discours national pouvant aller jusqu'à la démission. Plus grave, « l'idéologie nationale s'est substituée peu à peu à toute forme de pensée, de vie intellectuelle, de curiosité et d'amour ». Les œuvres des auteurs les plus divers ne nous réservent plus de surprise. C'est le ressassement des mêmes griefs, la revendication de richesses méconnues, les mêmes exhortations à mourir à notre vieil homme, à la vieille négritude qui n'en finit pas de se cadavériser. Force nous est d'y subir, sous la forme de l'ennui et du bavardage, « la perte de la quête intellectuelle, l'abandon de la connaissance, et le vieillissement prématuré de tous les concepts comme la différence, la spécificité, la personnalité ». Trois ou quatre mots ou thèmes monopolisent et bloquent tout à la fois

notre réflexion à l'identité, la tradition, le sous-développement, le pouvoir. Ce sont là nos obsessions, qui ont quelque chose de répétitif et de compulsif comme une névrose.

Comme tout parvenu, le pseudo-intellectuel africain est un être qui ne s'accepte pas, qui élude la confrontation sérieuse avec lui-même et avec le modèle auquel il s'est identifié au mépris de soi et des siens. Il n'est nulle part, à force de vouloir être partout.

Vis-à-vis des siens, il se croit une mission de les éclairer, de les refaire comme du dehors, en vertu des connaissances et de l'autorité qu'il a acquises auprès des détenteurs de la modernité. Il adopte sans les situer tous les discours humanistes de l'universalité et en use comme d'un instrument de jugement péremptoire. Cela lui fait faire l'économie de s'investir dans l'exploration du réel, pour n'avoir plus qu'à subsumer le particulier sous le général ou à accuser le réel et la vie qui refusent de se laisser enfermer dans des cadres préconçus, des concepts oublieux de leur engendrement et des problèmes dont ils sont les solutions. La violence et la méconnaissance vis-à-vis de là où il vient lui sont consubstantielles, la honte de soi l'accompagne sourdement.

Vis-à-vis des autres, c'est la complaisance qui domine, l'absence du sens critique et historique. Avec le zèle des néophytes et des nouveaux riches, il est l'homme des enthousiasmes débordants, de l'étalage du plus mauvais goût de ses trésors, des signes extérieurs les plus criards de son statut. Son humilité est confondante : le dernier livre, les dernières modes, les thèmes ou les schémas explicatifs en vogue là-bas, il les saisit et fébrilement il les accommode à la hâte aux siens ou aux autres, en prétendant les découvrir chez soi, en avoir éprouvé la validité dans son contexte.

Mais, quoi qu'il en soit, il est un être amphibie. Il « retombe » souvent sans le remarquer dans ce qu'il croit avoir abandonné ou s'y livre en cachette. Puis, il se rend trop souvent compte que son identification n'est pas parfaite. Son problème est qu'il a été exilé de la réalité qui l'entoure, faute de la connaître, de la prendre comme la matière première de ses expériences et de ses applications. En outre, il se rend non moins compte qu'il est un touriste de la culture occidentale. Il l'aborde par ses côtés les plus superficiels ou, tel un ethnologue, à rebours, par ses institutions résiduelles, ses archaïsmes ou ses idéologies à usage externe, comme celle de l'auto-dépréciation.

Parasite, superflu, le pseudo-intellectuel a tendance à s'allier avec des éléments de la populace (qui n'est pas le peuple) et d'en adopter la criminalité si le dédain des valeurs morales, intellectuelles et créatrices.

L'intellectuel africain ou celui qui se croit tel peut rarement se convaincre d'une contribution créatrice à la vie de son peuple à la hauteur des défis humains de cette fin de siècle. Au plan scien-

tifique et technologique, il n'y a rien qui puisse passer pour un apport de grande portée sociale ou théorique. Dans les lettres et les arts, peu de choses qui vaillent dans une confrontation mondiale, à nos propres yeux d'usagers en ce continent. Dans la crise politique et la déconfiture morale, ce qui correspond à la classe du savoir porte une lourde responsabilité par sa carence, sa frénésie hédonique et son mépris des conséquences de ses actes, son incurie de la prévision, du long terme.

Loin d'avoir joué un rôle de direction, il reçoit ses impulsions de la populace. Il est facile de montrer qu'il en partage les tares et la philosophie. Ses compagnons, ses hommes de mains, sa clique, ses prétoriens appartiennent à la populace, qui n'a pas investi ses espoirs dans l'organisation scientifique du travail, la discipline et la créativité. Les intellectuels au pouvoir en adoptent les mœurs, les méthodes et les modes de raisonnement.

Sur ce fond général, il est possible d'entrer dans le détail en reprenant les figures et les fonctions de l'intellectuel que nous fait percevoir la résonance du mot à travers l'histoire occidentale qui nous sert de nécessaire référence. La remise en situation de la fonction nous montrerait chaque fois pourquoi elle n'a pas de place dans le continent africain. Celui-ci n'a pas les conditions d'une véritable discussion, qui présuppose un accord sur ce qui fonde la discussion et sur la valeur heuristique et instituante de celle-ci. Nous éviterions l'éclectisme, les anachronismes. Peut-être des décombres de cette déconstruction émergerait la figure de l'intellectuel, selon notre situation, comme un idéal à la lisière de notre champ d'action, des tâches qui sollicitent notre esprit et notre jugement d'homme. Il comprendrait indissolublement l'exigence de penser et celle de discerner entre le bien et le mal. Il reposerait sur la nécessité de l'habitude de juger par soi-même, de distinguer rigoureusement les ordres du savoir, du pouvoir et de l'avoir, et enfin sur le principe de la responsabilité dans la pensée et l'action. A quoi il faudrait ajouter la disponibilité qui est toujours prête à se laisser surprendre par le réel.

L'intellectuel authentique est un marginal conscient

Une autre histoire nous propose d'autres figures qui sont des modèles pour l'intellectuel, c'est celle des persécutés, des groupes qui n'ont pas été dans la grande épopée triomphante de la domination. Cette histoire a produit des parias conscients. Ils ont résisté aux séductions de l'intégration, ont refusé de se renier, de se trahir. Ils sont restés sur la brèche, entre le passé et l'avenir, entre deux mondes. Avec une expérience qu'ignoraient ou repoussaient ceux qui étaient les détenteurs attirés du bien, du vrai et du beau,

ils ont créé l'inouï, le bouleversement, l'inédit. Ou tout simplement, ils sont demeurés des êtres réels.

Il faut une double rupture avec la servilité et la complaisance avec les mythes de l'altérité et de l'identité. Ce « deuxième degré de courage » fait du paria conscient un solitaire absolu et peut entraîner pour lui bien des privations et des tracasseries. En un sens, il est du côté des vaincus. Pourtant, surtout en notre contexte, « un secret remords nous avertit qu'il y a toujours quelque impureté dans la réussite, une grossièreté dans la victoire..., qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir de véritable, de totale pureté que dans l'infortune et que c'est donc à bon droit que les honneurs secrets de la gloire, les surpêches honneurs, ont donc été toujours à l'infortune » (Ch. Péguy).

Lisant le livre de Jean Daniel, *L'Ère des ruptures*, Michel Foucault ne put s'empêcher de penser à la leçon de Merleau-Ponty et à ce qui constituait pour lui la tâche essentielle du philosophe, cette figure parmi d'autres de l'intellectuel. La voici : « Ne jamais consentir à être tout à fait à l'aise avec ses propres évidences. Ne jamais les laisser dormir, mais ne pas croire non plus qu'un fait nouveau suffira à les renverser ; ne pas s'imaginer qu'on peut les changer comme des axiomes arbitraires, se souvenir que, pour leur donner l'indispensable mobilité, il faut regarder au loin, mais aussi tout près et tout autour de soi... » (3). J'interromps ici une citation déjà bien longue. Il suffit d'en appliquer ce qui a été dit pour orienter notre recherche d'une éthique de l'intelligence.

F. Eboussi Boulaga
Université de Yaoundé

(3) M. Foucault, « Pour une morale de l'inconfort », *Nouvel Observateur*, n° 754, 23-29 avril 1979.